



**HAL**  
open science

## Nos ancêtres les... Vascons

Marthe Mensah

► **To cite this version:**

Marthe Mensah. Nos ancêtres les... Vascons. Colette Stévanovitch et René Tixier. Surface et profondeur. Mélanges offerts à Guy Bourquin à l'occasion de son 75e anniversaire, 7, Association des médiévistes anglicistes de l'enseignement supérieur, pp.015-020, 2003, GRENDEL, 2-901198-35-X. hal-04692671

**HAL Id: hal-04692671**

**<https://hal.science/hal-04692671v1>**

Submitted on 10 Sep 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Nos ancêtres les... Vascons

Il y a quelque 20 000 ans, une vague de froid submergea la planète et la période glaciaire atteignit son paroxysme entre 22 000 et 20 000 avant J.-C. Les populations d'Europe centrale et du Nord ont alors fortement diminué. Les peuples durent se réfugier dans des régions plus chaudes, en particulier le Sud de la France, la région basque actuelle, et le Nord-Est de l'Espagne. Après le retrait des glaces, vers 15 000 avant J.-C., ils ont commencé à s'implanter dans les régions désertées du Continent pour se répandre dans toute l'Europe.

Au cours de la dernière décennie, l'étude des gènes de quelque 10 000 Européens a permis de conclure que « les habitants de l'Europe seraient les descendants d'un groupe relativement localisé d'hommes et de femmes qui auraient habité dans la région qui entoure l'actuel Pays basque, il y a environ 20 000 ans ».<sup>1</sup> Plusieurs équipes (en particulier celle de Martin Richards, Université de Huddersfield) ont étudié l'ADN mitochondrial de populations à travers l'Europe, sachant que si un même détail remarquable et rare (c'est-à-dire une mutation de l'ADN) se retrouve dans l'ADN de personnes très éloignées l'une de l'autre, elles ont un ancêtre commun. Cette analyse a permis de mettre au jour certaines mutations, témoins des migrations ayant eu lieu avant notre ère. Une première mutation, dite « pré-V », apparue il y a plus de 20 000 ans, est relativement rare actuellement, mais se rencontre encore dans certains foyers épars de Sicile, du Maroc, de l'Espagne, de la Serbie et de l'Ukraine. Elle tend à prouver que les hommes de cette époque vivaient dans des lieux très éparpillés du continent. Cette première mutation fut celle de l'homme de Cro-Magnon. Ce dernier fut ensuite confronté à la période glaciaire qui envahit le continent, et contraint de se réfugier dans quelques lieux protégés. C'est alors qu'apparut la deuxième mutation, dite « mutation V », V pour « Vascons ».<sup>2</sup> Cette deuxième mutation se rencontre dans toute l'Europe avec une fréquence maximale au Pays basque (ce gène se retrouve chez 12 Basques sur les 97 ayant participé à l'étude). Cette fréquence décroît à mesure que l'on s'éloigne de cette région. Ce gène « V » serait donc apparu au sein d'une population réfugiée dans le Sud de la France et le Nord-Est de l'Espagne pendant la période glaciaire, une population qui, ensuite, se serait répandue essentiellement en Europe occi-

<sup>1</sup> Elisabeth Hamel et Peter Forster, « L'épopée du génome basque », *Pour la Science*, 299 (Septembre 2002), p. 30.

<sup>2</sup> Les Romains nommèrent « Vascons » un peuple qui se trouvait dans le Pays Basque actuel.

dentale. Cette étude génétique montre également que 75% des 10 000 Européens ayant participé à l'étude « possèdent des traces d'un ADN mitochondrial de type vascon », celui de la deuxième vague de migrations venue du Pays basque. « Les diagrammes génétiques suggèrent que l'essentiel du repeuplement de l'Ouest et du Nord de l'Europe a eu lieu après la glaciation à partir de ce foyer des Pyrénées occidentales ».<sup>3</sup> Ces données suggèrent également que « 75% des Européens actuels descendent en ligne maternelle directe d'Européens primitifs arrivés en Europe il y a plus de 20 000 ans et réfugiés dans le Sud-Ouest de la France et le Nord-Est de l'Espagne durant le dernier maximum glaciaire ».<sup>4</sup>

Autre fait troublant : l'on sait qu'il existe un rapport entre la distribution des types sanguins et la géographie. Or les Basques possèdent l'un des plus gros pourcentages de sang de type O, le pic se trouvant en Haute Soule avec 79% de gène O. A mesure que l'on s'éloigne du Pays basque, ce pourcentage diminue. C'est également dans le peuple basque que l'on trouve la plus forte concentration de porteurs de « Rhésus négatif », celui-ci étant dû à l'absence d'un certain gène D. Ceci tend à prouver que les Basques ont conservé les caractères d'une population européenne primitive, car l'on sait que chez les porteurs de « rhésus négatif » il se produit un phénomène de rejet lorsque le fœtus possède ce gène D<sup>5</sup>. Comme pour le gène O ce pourcentage diminue à mesure que l'on s'éloigne du Pays basque. Cavalli-Sforza et Cavalli-Sforza écrivent à ce propos :

The highest concentration of Rhesus — is found among peoples of European origin. The average is about 10-15%, though in at least one European population it is higher — the Basques — where it can reach the 30% mark. A Basque hematologist, Michel Angelo Etchevorry, had observed the high frequency of Rhesus — among the Basques, and had suggested that the Basques of today could be descendants of a proto-European people with a very high incidence of Rhesus — (perhaps even 100%) who inhabited Europe before the arrival of outside populations who were mainly or entirely Rhesus+.<sup>6</sup>

Ces différents éléments nous amènent à penser que les Vascons que les Romains ont rencontrés sur leur chemin descendaient d'un peuple ayant vécu au Pays Basque quelque 20 000 ans avant notre ère au plus fort de la période glaciaire et qu'ensuite ils se seraient répandus sur le continent avec leurs coutumes et leur propre langue. Il doit donc être possible de retrouver certains « fossiles linguistiques » de cette époque. Les Vascons auraient par la suite été supplantés par les Indo-Européens, les Celtes seraient donc venus après les Vascons en Grande-Bretagne et en auraient été les premiers Indo-Européens.

Lorsqu'un peuple s'installe dans un nouvel environnement, il cherche à donner des noms à ce qui l'entoure, et commence en général par les éléments géographiques. C'est donc en toponymie et hydronymie que l'on aura le plus de

<sup>3</sup> Elisabeth Hamel et Peter Forster, « L'épopée du génome basque », p. 33.

<sup>4</sup> <http://ma.préhistoire.free.fr/basque.htm>

<sup>5</sup> Voir L. Charpentier, *Le Mystère basque*, Paris : R. Laffont, 1975.

<sup>6</sup> Luca Cavalli-Sforza & Francesco Cavalli-Sforza, *The Great Human Diasporas, The History of Diversity and Evolution*, Reading, Massachusetts, 1995, p. 108. Cité par Vennemann.

chances de retrouver certaines bases de cette langue antérieure à l'indo-européen. Théo Vennemann de l'Université de Munich s'est attaché à rechercher l'existence de telles bases, essentiellement en Allemagne, mais aussi en Grande-Bretagne. Il ne faut pas oublier toutefois que ces premiers toponymes ont été modifiés, traduits, voire entièrement changés, par les envahisseurs successifs ou qu'ils ont tout simplement suivi l'évolution de la langue.

Vennemann a ainsi pu isoler certaines bases de vascon que l'on retrouve en Angleterre comme en Allemagne.

Partant de l'étymologie de *Arundel* que donne Ekwall,<sup>7</sup> noté *Harundel* dans le *Domesday Book*, et venant de OE *Harhun-dell* signifiant « *hoarhound valley* », <sup>8</sup> « vallée des marrubes », une herbacée vivace, Vennemann souligne que d'une part, *harundel* avec *h* est certainement l'orthographe française et que d'autre part, rien ne prouve qu'il existait une telle plante en ce lieu. Il propose donc une autre étymologie à partir du vascon. Dans cette langue, « vallée » se dit *\*arana*, le basque moderne a conservé *aran* (le basque actuel étant très peu différent de la langue d'origine). Lorsque le vascon disparut de la région, *\*arana* ne fut plus perçu comme terme descriptif de vallée, en l'occurrence la vallée de l'*Arun* à travers les South Downs, il fallut lui ajouter un autre terme descriptif vieil-anglais, *dell*. D'où *Arundel* qui est un doublet et comporte donc deux fois le terme *vallée*. C'est exactement ce qui s'est passé pour le *Val d'Aran* des Pyrénées orientales. On est alors en droit de se demander pourquoi la rivière s'appelle *Arun*, autrement dit vasc. *\*arana* « vallée ». Selon Ekwall, *Arun* serait issu de *Arundel* par suppression du deuxième terme *dell*. Par ailleurs, on ne peut manquer de constater que le terme « vallée » se trouve également appliqué à de nombreuses rivières en Europe tout simplement parce que les gens ne faisaient pas de distinction nette entre la rivière et sa vallée.<sup>9</sup> Nous avons ainsi pu identifier en Angleterre la *Dene*, bras de la rivière Avon. Or, l'origine du mot est OE *denu* « vallée ». En Espagne coule l'*Ebro* dont l'origine pourrait être le basque *ibar* « vallée ». D'ailleurs le vocabulaire basque n'est guère différent pour désigner une « vallée », *ibar*, et une « rivière » *ibai*.

Vennemann cite également, sans aucun commentaire, une autre rivière du Somerset, l'*Earn*, qui aurait la même origine. En nous reportant à Ekwall, nous constatons qu'en vieil-anglais on trouvait *Earn*, qui lui-même provenait d'un mot plus ancien, *Arn*, < *Arno*, *Arna* qui, à notre avis, pourrait bien remonter au vascon *\*arana*. La ville, *Earnshill*, tire son nom de la rivière.

Voici un autre exemple fort intéressant de Vennemann : il s'agit de *Thames*, la Tamise, qui a fait l'objet de nombreuses études. Vennemann

---

<sup>7</sup> E. Ekwall, *The Concise Oxford Dictionary of English Place Names*, Oxford, 1960. Nous renvoyons à cet ouvrage pour les toponymes mentionnés dans cet article.

<sup>8</sup> Lire : *horehound*.

<sup>9</sup> T. Vennemann, Remarks on some British Place-Names, in *Interdigitations, Essays for Irmengard Rauch*, New York : Peter Lang, 1999, p. 31.

s'intéresse plus particulièrement à la fin du mot, *-es*. Il part de la constatation que les noms comportant la base *\*is-* se rencontrent dans de nombreuses régions européennes et il l'assimile à l'hydronyme archaïque basque *\*iz-*, dont il ne reste que des traces lexicales.

Or *Thames* a deux formes anciennes, *Tamesa* (latine) et *Tamisa* (germanique). *Thames* serait un composé de *Thame* (956) ou *Tame* (1004, 1241) auquel on aurait adjoint *Isis* (*Isa*, 1350, *Ise*, 1347). Ekwall<sup>10</sup> indique que *Thame* est « the name of one of the head-streams of the Thames » et *Isis* « a hypothetical Ise (Isis) ». Pour Vennemann, l'origine de *Thames* serait *\*Tam-Is-a* = la rivière *Thame*, *Is-* étant l'hydronyme vascon, *\*iz-* « eau » et *a*, l'article défini, mot qui aurait pu être prononcé /*tamissa*/.<sup>11</sup>

Cette même base *\*is-* se rencontre dans d'autres noms de rivières et de fleuves. Nous l'avons trouvée par exemple dans *Aire*, dont Ekwall souligne qu'il n'existe pas de formes fiables en vieil-anglais et que l'étymologie du mot est difficile à tracer. Il signale cependant *Isara* en celtique ancien. *Isa* serait devenu *aia*, d'où *Isara* > *Aiar* puis *Air*. On ne manquera pas de rapprocher du français *Isère*. On retrouve la même base pour la rivière *Ise*, < *Ysan*, *Isan*, ainsi que dans *Isham*, « village sur la rivière *Ise* ». Citons encore *Easebourne* dans le Sussex < *Eseburne* qui signifierait selon Ekwall, « Esa's stream », ce qui à notre avis, n'est pas très convaincant. Ne pourrait-on, en remontant dans le temps, concevoir une forme *\*Isaburna* dans laquelle on retrouverait la base *\*is-* « rivière » à laquelle serait venu s'adjoindre un terme vieil-anglais « *burna* » signifiant lui aussi « rivière » mais plus transparent ? *Isbourne*, à la fois nom de rivière et de localité du Worcestershire, semble nous conforter dans cette hypothèse. Selon Ekwall, une forme antérieure en aurait été *Eseburne*, qu'il traduit, une fois encore par « Esa's stream ». Nous proposons ici encore une forme plus ancienne qui aurait pu être *\*Isaburna*, ce que paraît confirmer le fait que le terme désigne également une rivière. Notons encore que cette même base *\*is-* est présente dans le basque actuel où l'on trouve par exemple, *izerdi*, « sueur », *izotz*, « gelée blanche ».

Vennemann a pu ainsi identifier un certain nombre de bases vasconnes, *\*iz* « eau ou rivière », *\*ur* « eau », *\*ibar* « fleuve », *\*bun* « rivage, talus », *\*bide* « rue » etc. Les Vascons ont été les premiers à nommer les fleuves, les lieux et montagnes d'Europe. Vennemann souligne que ces mots commençaient souvent par la lettre *a*, que l'on retrouve souvent en milieu ou en fin de mot. Nous avons vu *\*arana*, par exemple. On rencontre aussi fréquemment *i* ou *u*. Or, l'indo-européen emploie plus fréquemment *e* et *o*, qu'il place d'ailleurs rarement en début de mot, ce qui permet de penser que ces bases ne sont pas indo-européennes.

<sup>10</sup> E. Ekwall, *English River Names*, Oxford, 1928, pour tous les hydronymes cités.

<sup>11</sup> Vennemann, *Remarks on some British Place-Names*, pp. 33-35.

L'hydronymie et la toponymie anglaises recèlent encore d'autres traces de vascon inexplorées par Vennemann, du moins à notre connaissance. Intéressons-nous plus particulièrement aux rivières *Cerne*, *Char*, *Charn*, *Cearn*, et à leur étymologie. Toutes ont la même origine, en vieil-anglais nous trouvons *Cearn* puis *Cern*. Selon Ekwall, ces mots seraient dérivés du gallois *carn* « roche, pierre ». Il précise en outre que le lit de la Char est plein de pierres et que la Cerne descend des collines du Dorset. Par ailleurs, en irlandais moderne nous retrouvons *cairn* « tas de pierres ». Cette base \**car-* aurait été empruntée à une base antérieure à l'indo-européen \**gar(a)-* ou \**car-* et elle se retrouve en basque moderne sous la forme *harri* « pierre », \**ca-* étant devenu *ha-*. Si cette racine semble être très répandue, c'est cependant au Pays Basque qu'on la retrouve le plus souvent, en particulier en toponymie et dans le nom de nombreuses maisons. Cette même base se rencontre dans *Charley*, *Charnwood Forest* dont Ekwall précise du reste que « the district is hilly ». On la retrouve également dans les noms de rivières françaises tels le *Cher* < *caros* < *car-*, auquel on pourra associer la *Car* au Pays de Galles. On notera le suffixe locatif *-os*, typique de l'ancienne toponymie basque (correspondant au latin *-acumen* qui deviendra *-ac*, d'où *Carnac*, par exemple) ainsi que le passage de *c-* à *ch*. Citons également la *Charente* < *cara* + *onna* « eau », qui n'est pas sans rappeler la *Carant* en Angleterre dans laquelle on retrouve la base \**car-* qui selon Ekwall pourrait être issue de la racine verbale *car-* « aimer », ce dont il n'est pas très sûr lui-même car il s'empresse d'ajouter « but other interpretations are no doubt possible » !

L'étymologie d'un autre groupe de localités devient transparente lorsque l'on tente de l'expliquer par des bases vasconnes. Ainsi *Everdon* < *Eferdun*, *Everdone* pourrait alors comporter une base vasconne \**ibar* « vallée », que l'on retrouve en allemand sous la forme *Eber*, qu'il ne faudrait pas confondre avec le même mot en allemand moderne qui se traduit par « sanglier ». <sup>12</sup> L'étymologie de *ever* serait \**ibar* et le mot signifierait « vallée », et *done* est une forme plus ancienne de *denu* « valley ». Nous avons donc affaire à un doublet. Pour notre part, nous préférons cette explication à celle proposée par Ekwall pour lequel le premier élément serait issu de *eofor*, *efer* « sanglier » et pour qui *Everdon* signifie donc « boar hill ». La même explication vaut pour *Everton*, *Everthorpe* (Ekwall considère le premier terme comme un nom propre), *Eriswell* < *Evereswell* (que Ekwall traduit par « boar's stream »), *Everington* < *Euerinton* (traduit par « the TUN of Eofor's people ») pour lequel nous proposons « village dans la vallée ». On nous objectera peut-être que le suffixe *-ing* dénote l'appartenance à un groupe, la descendance, mais nous pensons qu'ici il se serait développé à partir de *-n* existant déjà dans le mot.

<sup>12</sup> Elisabeth et Theo Vennemann, « Le vascon, première langue d'Europe », *Pour la Science*, 299 (Septembre 2002), p. 25. T. Vennemann a démontré l'existence de cette base dans certains toponymes allemands (*Ebersberg*, *Ebersdorf*, etc.). Voir <http://www.etymologie.info/et/etbaskis.html>.

Poursuivons avec cet autre groupe de localités pour lesquelles les bases antérieures à l'indo-européen, vasconnes en l'occurrence, apportent un éclairage complémentaire et nouveau dans certains cas. Pour commencer, voici *Arden* dans le Yorkshire, localité pour laquelle on trouve les formes plus anciennes *Ardene* et *Erdene*. Ekwall nous dit que le second élément est le vieil-anglais *denu* « vallée » et que le premier renvoie au vieil-anglais *ear* « gravier » ou à *earn* « aigle ». Il ne semble pas que l'on puisse faire référence aux aigles qui, en général, se trouvent sur les hauteurs et non dans les vallées ! L'on retiendra par contre le terme de « gravier », et en poussant cette étymologie plus loin, l'on peut y retrouver la base ancienne \**ar-* figurant dans les composés et que l'on retrouve en basque moderne dans *harri* « pierre ». *Arden* serait alors la « vallée 'pierreuse' ou rocheuse », ce qui paraît tout à fait concevable dans le Yorkshire. On retrouve cette même base dans *Erith*, dans le Kent, écrit *Earhyth* au X<sup>e</sup> siècle et se traduisant par « port couvert de galets » et dans *Earley* < *Erlei*, très probablement issu de OE *earn-leah* nous précise Ekwall qui traduit par « eagle forest », mais, poursuit-il, *ear* « gravier » est également possible et cela paraît plus vraisemblable, d'autant plus que la traduction exacte de *leah* n'est pas « forêt » mais « pré ». On conçoit plus facilement un pré avec des pierres qu'un pré qui serait un repaire d'aigles. Et encore *Earith* dans le Huntingdonshire, dont la forme antérieure était *Earheth*.

Nous terminerons avec un cours d'eau, l'*Irwell*, affluent de la Mersey qui coule à Manchester, mentionné sous les formes antérieures *Urwel* ou encore *Irewel*. Ce serait « a very puzzling name » selon Ekwall qui l'explique à partir de OE *irre*, *eorre* « wandering, erring, perverse ». En prenant le sens littéral de « wandering », il arrive à « a winding river » qui lui paraît approprié pour cette rivière du Lancashire. Avec Vennemann nous aimerions proposer une autre solution. Il a mis en évidence l'élément linguistique antérieur à l'indo-européen \**ur* « eau ». L'origine vasconne de ce mot serait solidement établie. *Irwell* pourrait alors se décomposer en *Ur-well* qui serait un doublet, le premier terme, étant le plus ancien, appartenant au substrat et le second servant à expliquer le premier devenu incompréhensible.

Ce ne sont là que quelques pistes de réflexion qui nécessitent un approfondissement, mais qui tendraient à confirmer qu'il a existé une communauté ayant vécu au Sud de la France et au Nord de l'Espagne, communauté qui aurait survécu au froid de la période glaciaire et qui se serait ensuite propagée dans une bonne partie de l'Europe, servant de « laboratoire de langues ». <sup>13</sup> La langue parlée par cette communauté, le vascon, aurait donc joué le rôle de substrat et aurait été ensuite supplantée par la langue des envahisseurs, indo-européens, mais certaines traces de ce substrat se seraient maintenues qu'il nous appartient de découvrir et d'explorer.

---

<sup>13</sup> Elisabeth et Theo Venneman, « Le vascon, première langue d'Europe », p. 27.